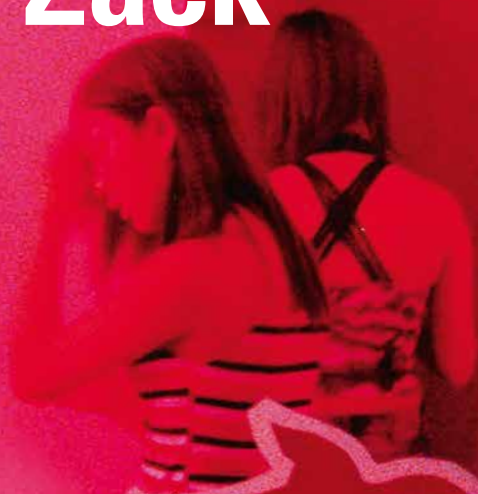


folio
POLICIER

MONS KALLENTOFT & MARKUS LUTTEMAN

THRILLER

Zack



FOLIO POLICIER

Mons Kallentoft
Markus Lutteman

Zack

Tome 1

Traduit du suédois par Frédéric Fourreau

Gallimard

Titre original :

ZACK

© *Mons Kallentoft and Markus Lutteman, 2014.*

Published by arrangement with Nordin Agency, Sweden.

© *Éditions Gallimard, 2016, pour la traduction française.*

Couverture : D'après photo © Richard Jones / Sinopix / REA.

Mons Kallentoft et Markus Lutteman, nés respectivement en 1968 et 1973, sont tous deux journalistes et écrivains. Le premier s'est fait connaître en France grâce à la série des « Quatre Saisons », romans policiers mettant en scène l'enquêtrice Malin Fors. Le second est l'auteur de six ouvrages, non encore traduits en français – notamment *El Choco* (2007), qui évoque l'histoire de Jonas Andersson, un Suédois emprisonné en Bolivie pour trafic de drogue.

Avec *Zack*, le duo inaugure un cycle de thrillers coups de poing, libres transpositions du mythe grec d'Hercule dans la Stockholm contemporaine.

Qui ramènera les chevaux mangeurs d'hommes ?
Qui vaincra Diomède, le roi de Thrace ?
Qui sauvera les innocents ?
Notre héros, notre héros, notre héros.

Prologue

1999

Un garçon de douze ans est étendu dans l'herbe. Il halète.

Nous sommes en août, la nuit est noire et chaude.

Une odeur métallique de sang frais se mêle au parfum des fleurs des prés et il fixe le ciel infini de ses yeux grands ouverts.

La voûte céleste est parsemée d'une multitude incroyable de points lumineux. Même au sein des constellations telles que la Grande Ourse, Cassiopée ou Orion, on voit briller des quantités d'autres petites étoiles. Dans un coin du ciel, le long d'un arc de cercle, leur concentration est telle qu'elles forment comme une brume blanche.

La Voie lactée.

Un jour, un des professeurs du garçon avait expliqué à la classe que le Soleil n'était qu'un point insignifiant en lisière de la galaxie que l'on nomme la Voie lactée. Mais si le Soleil n'est qu'un point insignifiant, qu'en est-il de la Terre ?

Il avait eu du mal à se faire à cette idée. Et si tous nos actes n'avaient aucun sens ?

Pourtant alors qu'il est là, allongé dans l'herbe à

contempler l'infini, il voudrait qu'il en soit ainsi. Que rien n'ait d'importance. Que ce qui est arrivé ce soir se perde dans l'immensité de la galaxie.

L'autre est étendu à seulement quelques mètres, dans l'herbe haute. Il n'ose pas tourner la tête vers lui.

Il se met à tousser et ressent une vive douleur dans les côtes. L'humidité de la nuit commence à s'infiltrer à travers son T-shirt. Le chant des grillons qu'il vient juste de remarquer le met mal à l'aise. Il a l'impression que les insectes crient pour le dénoncer :

«Il est là ! C'est lui !»

Le garçon sait qu'il n'a pas intérêt à s'attarder sur place. Qu'il doit partir. Mais il n'en a pas la force.

C'est comme si son corps était plaqué au sol par une force inconnue, comme si la Terre accélérât sa course. Les étoiles se rapprochent. Le voile blanc de la Voie lactée devient de plus en plus distinct, comme les visages démoniaques qui se cachent dans les zones sombres entre les étoiles.

Emportez-moi dans l'espace. C'est tout ce que je désire. Emportez-moi là où règne le grand oubli.

PREMIÈRE PARTIE

Là où il est question d'êtres oubliés qui meurent
de gueules de fauves affamés
et de ceux qui sont encore vivants et qui hurlent
dans les entrailles de la Terre

Stockholm, 2014

Une chaleur infernale règne dans l'ancien atelier naval.

Sur la piste de danse exiguë, dans l'atmosphère saturée d'humidité, la bière séchée colle sous les semelles.

Le local est dépourvu de fenêtres, tout le monde ignore que les premiers rayons du soleil se sont levés sur les murs de brique décrépits. Ici, il n'y a d'heure ni de fermeture ni de dernière tournée au bar. L'organisateur laisse durer la fête tant qu'il estime que cela en vaut la peine – ou bien jusqu'à l'arrivée de la police. C'est un agréable lundi matin de juin, mais les anges de la nuit de Stockholm font battre leurs ailes.

Le DJ fait monter l'ambiance en accélérant peu à peu le rythme des basses. Les danseurs répondent par des cris de joie et la température augmente d'un cran.

Au milieu de la piste, un jeune homme a lancé sa chemise. Il danse avec assurance, sans se soucier de ce que pensent les autres. Lorsqu'il repousse les longues mèches blondes collées sur son front, plusieurs femmes tournent leurs regards vers lui. Elles détaillent son visage, puis son torse athlétique et imberbe. Elles semblent apprécier ce qu'elles voient.

Deux d'entre elles tentent avec insistance de capter son regard. Elles ont la vingtaine. L'une est blonde avec une coupe au carré, l'autre a de longs cheveux bruns. Toutes deux portent des robes moulantes ultra-courtes.

Elles échangent des commentaires discrets sur ces lèvres pulpeuses et ce nez volontaire et aquilin. Il leur retourne quelques coups d'œil furtifs. Rien de plus. Pour l'instant, il a juste envie de danser. De bouger son corps sur la musique et de vider son cerveau de toute pensée, de toute émotion.

Soudain, son visage se fend d'un large sourire et ses yeux reprennent vie. Il fait quelques pas, se prend les pieds dans un câble, mais parvient à se rétablir et s'approche de la brune. L'espace d'une seconde, elle semble hésiter sur ce qu'elle va lui dire avant d'être tirée en arrière et écartée par une armoire à glace en chemise noire qui vient de surgir dans son dos. Les deux hommes lèvent le bras et se tapent dans la main. Puis ils se donnent une accolade et le grand baraqué dit quelque chose à l'oreille du blond qui hoche la tête avant de quitter la piste de danse.

*

Dans les toilettes des hommes, l'urinoir rongé par la rouille empeste et la faïence des murs est couverte de graffitis, d'autocollants publicitaires faisant la promotion de discothèques clandestines et d'autres endroits obscurs.

Une fois la porte fermée, la musique est suffisamment étouffée pour qu'ils n'aient plus besoin de se crier dans les oreilles. Le blond pose ses mains sur les épaules massives de son ami et le secoue légèrement.

« Putain, Abdula, qu'est-ce que tu foutais ? Je commençais à me dire que tu ne viendrais pas.

— Les affaires. Tu sais ce que c'est. »

Zack consulte sa montre.

« Tu fais des heures sup, maintenant ? »

Abdula sourit.

« Afin de fournir à mon très cher ami de la marchandise de première qualité, dit-il avant d'ouvrir la porte d'une des cabines de toilettes et d'effectuer une courbette. Après vous, monsieur Herry. »

L'abattant est lacéré de coups de lames de couteau. Abdula renverse dessus le contenu d'un petit sachet transparent, puis se met à le hacher à l'aide d'une carte Visa argentée de chez Nordea. Zack jette machinalement un œil à la carte.

KHAN, ABDULAH peut-on lire au-dessous du numéro à seize chiffres.

Il sait que le prénom et le nom de famille de son ami s'écrivent autrement, mais les services fiscaux ont réussi l'exploit de se tromper dans l'orthographe des deux lorsque la famille Kahn a débarqué en Suède en 1993. Abdula a bien tenté de leur faire corriger leur erreur, de nombreuses années plus tard, et l'administration était d'ailleurs disposée à le faire, mais seulement en échange de plusieurs milliers de couronnes. Aussi a-t-il dû se résoudre à conserver son nom mal orthographié.

« Voilà. Régale-toi », dit-il en tendant une paille rose à Zack.

Zack considère son ami d'un air interloqué.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Tu te fournis chez McDonald's ?

— Ce n'est pas une paille McDo. Elles sont trop lon-

gues et fines. Celle-ci vient du bar à milk-shakes qui vient d'ouvrir sur la place Mariatorget.

— Quand même, merde. Pourquoi une paille ? Et rose en plus de ça ? Qu'est-ce que tu as fait du petit tube chromé que tu trimbalais avec toi ? demande Zack sur un ton sarcastique.

— C'est à cause des flics, répond Abdula avec un clin d'œil. Quand ils te fouillent et qu'ils trouvent un tube comme ça dans ta poche, ils s'imaginent tout de suite des tas de trucs, même si tu es clean.

— Ouais, ouais. C'est ça », fait Zack en s'emparant de la paille.

Il se penche, la place juste sous sa narine droite et se met à aspirer une ligne.

Ils restent assis un moment dans le fond de l'étroite cabine à se regarder pendant que la cocaïne fait effet.

Ils retrouvent peu à peu leurs esprits. Leurs yeux s'illuminent.

Zack fixe Abdula. Il a de nombreuses connaissances, mais un seul véritable ami. Ils ont vécu tellement de choses ensemble. Des années de folie, d'adversité, de combat incessant. Et d'amour fraternel.

*

De retour sur la piste de danse. Leurs poumons pompent à plein régime dans la chaleur étouffante. La limite entre la panique et l'extase finit par s'estomper.

Cette sensation de béatitude électrise Zack alors que la sueur ruisselle sur sa poitrine. Deux jeunes femmes dansent près d'eux. La blonde et la brune. Épaule contre épaule. Cuisse contre cuisse. La musique pulse. Nouvelle visite aux toilettes. À quatre dans la cabine

minuscule. La carte Visa claque comme un hachoir sur l'abattant de la cuvette. Les jeunes femmes gloussent. Aspirant les premières lignes. Leurs petits hauts décolletés ne dissimulent quasiment plus rien lorsqu'elles se penchent. Elles renversent la tête en arrière d'un mouvement brusque, faisant ondoyer leurs cheveux, puis portent instinctivement la main à leurs narines. Elles se lèvent. Leurs corps sont serrés dans cet espace confiné. Leurs lèvres se frôlent. Puis leurs langues.

*

« Il t'avait embrassée avec la langue ? »

Les trois femmes asiatiques assises dans le canapé étouffent un rire. Le whisky Mekong commence à faire de l'effet et l'ambiance, dans l'appartement, est maintenant beaucoup plus détendue.

« Comme tu es curieuse ! Je ne répondrai pas à cette question », fait la jeune femme assise à genoux sur un coussin de l'autre côté de la table basse. Mais elle est trahie par son sourire gêné.

« Voyons, Mi Mi, tu n'as que dix-huit ans », la tance la plus âgée sur un ton faussement scandalisé. Les deux autres partent d'un nouvel éclat de rire.

« Ou tu n'avais peut-être encore que dix-sept ans à l'époque ? »

— Non, j'avais déjà fêté mon anniversaire. C'était au mois d'octobre. Le 16 pour être précise », répond la jeune d'un air nostalgique.

Sur la table, quatre bougies flottantes s'entrechoquent dans un saladier rempli d'eau et éclairent de leur lueur vacillante la tapisserie ocre. L'odeur du dîner

est toujours perceptible dans la pièce : un léger parfum de coriandre, de piment, de riz et de poisson séché.

Elles ont terminé leur dernier sachet de chips et presque vidé leur bouteille de Mekong ainsi que leurs deux litres de Coca-Cola.

Elles sont fatiguées, leurs corps sont douloureux. Elles devraient déjà être au lit, mais c'est tellement agréable de veiller tard et de se détendre un peu. Elles parlent surtout du pays, des terribles inondations qui ont ravagé un grand nombre de localités qu'elles connaissent, de leurs enfants qui sont restés auprès de leurs grands-parents.

En même temps, c'est tellement douloureux d'évoquer la famille. Elles sont si loin de chez elles. Cela fait du bien de pouvoir taquiner une gamine de dix-huit ans à propos de ses chagrins d'amour.

Daw Mya, qui est âgée de quarante-trois ans, se penche pour remplir son verre. Un fond de whisky noyé dans une bonne dose de Coca. Elle se tourne vers Mi Mi.

«L'experte des baisers avec la langue désire-t-elle un autre verre?»

Mi Mi rougit tandis que ses camarades rient aux éclats. Elle repense à cette soirée au bord du fleuve. Au corps à la fois doux et ferme de Yan Naing. À la chaleur de la nuit qui les enveloppait. À ses lèvres et sa langue encore plus chaudes et humides que la pluie le premier jour de la mousson.

*

Les rires étouffés des trois femmes s'échappent dans la nuit estivale par la fenêtre entrebâillée du salon.